

XYZ. La revue de la nouvelle

Tribuns

Jean Pelchat



Number 10, Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelchat, J. (1987). Tribuns. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (10), 30–32.

Jean Pelchat

Tribuns

Toujours au même établissement. Un immense édifice soluble, sans toiture, où une foule uniforme babillait.
C'était l'Ancien-Labrador.

Les plus grands d'entre eux mesuraient un pied quatre pouces. Les plus petits, moins d'un pied. Ils étaient des centaines, minuscules souliers de cuir râpé, pantalons gris Payne aux reflets irisés, chandails écarlates avec ouverture en V sur des chemises de satin où des espèces de palmiers étirés par le vent en rafales heurtaient des dizaines de soleils clignotants. Des palmiers se cassaient, des soleils se consumaient. Aux collets, des papillons, ou des chrysalides chez les plus vieux. La peau des mains et du visage carotte foncé, les cheveux mal taillés, drus, le nez et les genoux encore lisses, pour la plupart. La tête ronde. Et les yeux.

À la main, un horaire fleuri. Une liste partielle des O-rateurs de la soirée. Leur nombre allait dépendre de la performance de chacun. Le papier disait aussi: «Bonne chance, poire.»

Des mouches volaient.

Le battement clair de leurs ailes s'échappait à l'extérieur, allait se perdre sur les pentes enneigées des montagnes alentour. Des montagnes très érodées dont les sommets avaient depuis longtemps fondu. Disparu. Dans la noirceur déjà.

J'étais sur le point de m'endormir, lorsque l'activité bruyante s'est interrompue dans le gymnase, dans la chapelle, dans l'auditorium et dans des repaires plus secrets. Plus un pas. Pas une souris. Une mouche.

Il fallait, ou écouter, ou être: l'O-rateur.

Devant, juché sur une tribune, il débitait par coeur des centaines de pages. Les neurones mémorielles infaillibles. Inépuisable.

Les mots nous parvenaient, échantillonnage de sons inclassables, filtrés par des appareils encombrants. Des boîtes de tôle à cadrans et à boutons, d'où partaient des lacs de fils translucides où circulaient des liquides infestés de microbes géants reliés les uns aux autres par des réseaux de poils, capillaires transportant ce qui leur servait d'oxygène ou de sang.

L'O-rateur, la mâchoire démise, poursuivait inlassablement son discours. La gueule ouverte, les yeux au-dessus d'un amoncellement de plis. La langue enflée.

Le ton fluctuait.

Sur une table devant lui, il y avait un verre rempli de la même solution que les fils reliant son appareillage. Parfois, il s'arrêtait pour prendre une gorgée. Il aspirait d'un coup sec plusieurs dizaines de macro-organismes, appendices pendants. Ensuite, reprenant la parole, il les crachait dans le micro qui les avalait, puis les retransmettait au système.

Il discourait.

Il gueulait.

Les deux poings au-dessus de la tête. Gesticulant. Frappant une mouche qui s'était posée sur son nez rebondi. Les ailes écrasées. Et les poings redevenaient des mains. Nerveuses. Disparaissant aussitôt.

La voix s'amplifia.

Il y eut un mouvement de foule.

Nouvelle gorgée. Les petites bêtes se multipliaient plus vite qu'il ne parvenait à les recracher. Le verre débordait. Il dut immédiatement prendre une autre gorgée. Après quoi, il continua de parler.

Plus fort. L'équipement sonore en pleine effervescence. À son acmé.

La tête à la renverse, il devenait une grande bouche. Ses cheveux tombaient, son nez s'envolait, ses dents se retiraient dans ses gencives écumantes. Complètement. Le mouvement des lèvres rendu impossible par l'enflure de la langue, les microbes devaient sauter sur le micro.

Mais le verre débordait toujours. Sans hésitation, il décida de s'en débarrasser en le buvant d'un trait.

Une fraction de seconde en suspens.

L'O-rateur visait le verre du coin de l'œil. Il le saisit, expira puis aspira puissamment. La coupe du verre entre les lèvres. Les joues gonflées. Les microbes s'échappaient par les commissures. Il n'en pouvait plus. Il tremblait de tous ses membres. Sa colonne vertébrale semblait se disloquer.

Un instant plus tard, des grands ramassèrent son corps, inerte, sur le plancher. Il était devenu ce que nous appelions une chenille ou un Ex-o.

L'Ex-o disparut, un nouvel O-rateur fut porté sur la tribune, juste derrière le micro épuisé, flasque. Ses premières paroles furent pour invectiver le micro qui se raidit immédiatement et s'ouvrit, prêt pour la communication.

Ensuite, il sortit une bouteille et remplit le verre. Il parla lentement. Ce qu'il disait coulait dans le micro avant de ressurgir dans nos oreilles, entre nos dents, sur nos langues, dans nos gorges, nos estomacs. Il parlait lentement mais buvait vite. Et le micro fournissait avec peine.

Il dut bientôt abandonner le verre et se mettre à boire à même la bouteille. Il criait, il dégoisait. Les lèvres collées sur le micro, sur la bouteille, le micro. La langue fouaillant. La langue soudain prise sous vide dans le goulot de la bouteille asséchée.

Mouvement de recul de l'assistance. Mouvement de recul du micro.

Soulevé et déplacé, j'aboutis avec un groupe d'une quinzaine d'anciens au fond d'un couloir obscur, face à un ascenseur.

La porte ouverte, nous pénétrâmes dans une cabine archaïque aux murs de bois vernis, sales, éclairés par une lanterne fumante. Au centre d'une paroi de métal turquoise décrépite, il y avait un levier en laiton qu'un grand manoeuvra vers le haut.

La cabine s'ébranla. Elle était vaste. Des petits décidèrent de l'explorer. Sous le panneau de contrôle, ils découvrirent un compartiment isolé.

Un ancien y gisait. Inconscient. Ils le giflèrent. Une fois, deux fois. À la troisième gifle, il commença à reprendre conscience. Alors, ils le secouèrent vivement.

Je retrouvais une partie de mes moyens quand l'ascenseur s'immobilisa. Le grillage replié, la porte coulissa.

Et ils me poussèrent sur la tribune.